

L'apprentissage

Été 1972. Le Centre Sportif de Laugardalschöll à Reykjavik en Islande est devenu le centre de l'univers. La finale du championnat du monde d'échecs bénéficie d'une couverture médiatique d'une ampleur inédite pour ce type d'événement. Elle oppose le tenant du titre Boris Spassky, pur produit de l'école soviétique qui règne alors sans partage sur le noble jeu, à Bobby Fischer, cet excentrique trublion américain au génie incomparable, qui semble pouvoir lui permettre d'accéder au sacre absolu. Le strict enjeu sportif, somme toute ordinaire dans le cadre de grandes compétitions, est cette fois-ci dépassé par le contexte politique : la guerre froide bat son plein et il ne s'agit pas que de l'affrontement de deux joueurs mais bien deux points cardinaux, deux systèmes politiques et sociaux qui s'opposent. Une passation de pouvoir de l'Est à l'Ouest aurait une résonance particulière et symboliserait une preuve de la domination culturelle des Etats-Unis. C'est pour cela que les médias américains mais aussi internationaux se passionnent pour ce match de titans et le grand public a ainsi l'occasion de découvrir une activité considérée jusque là comme élitiste et ennuyeuse.

A cet instant, j'ai douze ans et je ne connais rien aux échecs. A la maison, nous possédons bien deux magnifiques jeux que ma mère a récemment rapportés de Madagascar où elle est née. A l'occasion d'un voyage organisé par un club de tennis, elle a pu retrouver l'île de son enfance, vingt-huit ans après son départ, et nous a ramené de beaux objets de là-bas. Je suis notamment ébloui par la beauté d'un jeu d'échecs en ivoire sculptée par un artisan de la communauté chinoise, très présente chez les Malgaches. On est bien éloigné des pièces classiques Staunton et chaque figurine est une véritable œuvre d'art, finement ciselée dans la matière précieuse. Mais comme je ne connais pas les règles, je me contente d'admirer le travail de l'artiste. Cependant je vois bien que les journaux télévisés et les périodiques rendent compte quotidiennement de l'évolution des parties du championnat du monde et je comprends qu'il s'agit absolument d'un événement exceptionnel.

Ce mardi, je passe à la librairie pour acheter mon hebdomadaire favori : *Pilote*, un magazine jeunesse diversifié qui, outre de la bande dessinée, publie des nouvelles, romans, jeux, blagues et reportages en tous genres. Cette semaine, il consacre la majeure partie de ses pages à cet événement échiquéen ultime sous forme de dessins ou d'articles variés. Mais ce qui aujourd'hui retient particulièrement mon attention, c'est la série de Marcel Gotlib « La Rubrique à bras », une bande dessinée qui présente une collection de récits disparates caractérisés par un humour intellectuel et iconoclaste.

L'auteur confie à l'un de ses personnages récurrents, le professeur Burp, le soin d'initier ses lecteurs au jeu d'échecs. Le trait des dessins est gras et travaillé, les différentes pièces sont présentées sous la forme de figurines animées dans le

style de Tex Avery. Leur mouvement est expliqué et détaillé de manière humoristique, décalée et irrévérencieuse. Les commentaires des personnages, leurs tentatives de tricherie et la sensation de chaos général, qui tranchent avec le sérieux supposé du jeu d'échecs, ajoutent au ressort comique de cet exposé loufoque. Les notions de prise, d'échec au roi et enfin de mat sont également abordées de manière tout aussi hilarante. C'est donc avec énormément d'amusement que je parcours ces pages si drôles qui s'avèrent être une totale réussite pédagogique car désormais je sais jouer aux échecs. Certes il n'y a pas de miracle, j'en suis au frémissement du début d'un long et fastidieux apprentissage, mais ce point de départ est essentiel car mon intérêt ne fera alors que croître jusqu'à devenir une véritable passion.

Pour commencer, je me dirige vers l'armoire du salon familial pour en sortir le plus beau de nos deux jeux, le chinois en ivoire sculptée dont les magnifiques pièces ont maintenant pour moi un sens et une fonction autre que leur valeur esthétique. Je me lance alors dans des parties solitaires dont la validité échiquéenne est certainement toute relative. Un jour, mon frère André, le cadet de la famille qui débute alors une carrière de footballeur professionnel, me vois assis par terre sur le tapis du salon en train de manipuler les figurines et s'étonne : « Tu sais jouer aux échecs ? » Je réponds par l'affirmative et lui décrit les étranges modalités de mon récent apprentissage. Amusé, il me propose aussitôt de jouer avec lui. Je n'ai aucun souvenir du déroulement de cette partie qui ne mérite sans doute pas de figurer dans la revue de l'Informateur des échecs mais la petite histoire retiendra que j'ai joué et malheureusement perdu ma première partie contre mon frère.

Afin de ne pas continuer à m'opposer exclusivement à moi-même, je propose à mon copain Philippe (un genre d'intello à la sensibilité artistique exacerbée qui, adulte, deviendra directeur administratif du CAPC, le musée d'art contemporain de Bordeaux) de l'initier aux échecs. Nous profitons alors de nos heures de permanence pour nous affronter dans le foyer du collège. Une fois, un camarade de classe qui a joué dans un club me propose une partie. Quelle n'est pas ma stupéfaction de le voir, à un moment crucial où je m'apprête à lancer toutes mes forces armées sur son roi, s'adonner à une tricherie épouvantable en manipulant simultanément son souverain et sa tour pour se mettre à l'abri. Je proteste avec véhémence arguant du fait qu'il est interdit de déplacer deux pièces à la fois. Il me répond avec un incroyable aplomb qu'il a parfaitement le droit et que ça s'appelle roquer. Je trouve cette manœuvre très laide et contestable mais je sais que mon apprentissage se poursuit et s'enrichit ce jour-ci d'une nouvelle stratégie qui va s'avérer fort utile.

Dans les semaines qui suivent, c'est au tour du surveillant chargé de la gestion du foyer de me proposer de jouer avec lui. Nous entamons alors la première partie et, stupeur, je suis échec et mat en quatre coups avec les blancs. Je conduis les noirs pour la revanche et je subis la même punition. Cette situation pénible se reproduit encore deux fois et là, il n'y a aucun doute, ce surveillant est certainement un Grand Maître pour être ainsi capable de gagner aussi rapidement. Nous cessons alors ce combat trop déséquilibré et cet adulte si doué remplit alors son rôle pédagogique en m'expliquant les raisons de cette déroute. Il s'est systématiquement attaqué à mon pion le plus faible, celui qui n'est défendu que par le roi et cette technique s'appelle le mat du berger. Il me montre ensuite

quelques façons de le parer et je ne me ferai jamais plus surprendre par ce coup fatal (sauf la semaine dernière en tournoi de blitz sur internet, mais c'est à cause de mon écran qui n'est pas suffisamment lumineux). Quelques mois plus tard, ce même surveillant organisera un tournoi d'échecs dans une formule coupe, par élimination directe. Le système suisse n'est pas encore connu des joueurs occasionnels et c'est bien dommage car, pour cette première expérience de la compétition, contre un autre collégien à peine plus aguerri, je vais me contenter d'un petit tour et d'une piètre sortie sans gloire.

Mes années lycée voient un ralentissement de ma lente progression, une stagnation même, tout juste ponctuée de parties amicales pendant mes vacances d'été avec deux amis, Didier et Jean-Marie. Avec le premier, d'un niveau encore inférieur au mien, ces parties se caractérisent par un manque singulier de sérieux et sont avant tout le prétexte à de franches rigolades. Avec Jean-Marie, plus âgé de trois ans, qui est alors en formation à l'Ecole Normale de Versailles, le ton est plus consciencieux et nous nous appliquons à jouer le mieux possible. Toutefois nous prenons la mauvaise habitude de débiter par l'avancée simultanée de deux pions sur une case. Cette hérésie communément partagée par un bon nombre de joueurs amateurs et/ou débutants a été induite par une erreur de traduction d'un manuel d'apprentissage russe (la possibilité d'avancer un pion de deux cases s'étant alors transformée en possibilité d'avancer deux pions d'une case). Je réaliserai plus tard cette incongruité par l'usage d'un échiquier électronique qui n'acceptera jamais de valider ce coup double et j'aurai la confirmation et l'explication de l'impossibilité d'un tel mouvement en intégrant mon club d'échecs.

Autrefois les livres pédagogiques en langue française étaient très rares et l'on avait recours à des traductions d'ouvrages russes, anglais ou allemands avec évidemment un risque d'erreur inversement proportionnel à la hauteur des compétences échiquiennes du traducteur. Heureusement on peut maintenant compter sur un grand nombre de manuels d'initiation français qui garantissent aux jeunes joueurs une justesse d'informations quasi certaine.

Au lycée Montesquieu, il existe bien un club d'échecs parmi les activités proposées par le foyer socioculturel mais certains éléments tendent à m'en éloigner. Je suis d'abord à cette époque davantage désireux de partager mes temps de permanence et d'interclasse avec les copines et elles ne sont pas spécialement intéressées par le noble jeu. Nous fréquentons plutôt le bar « Le Narval » avec son flipper et son baby foot. Ensuite ce club est animé par un prof de maths particulièrement détestable que je supporte à peine lors de nos trois heures de cours hebdomadaires obligatoires et je n'ai aucune envie de prolonger ce plaisir. Enfin les élèves qui participent à cette activité correspondent à l'archétype des forts en maths de terminale C avec leur tronche de premiers de la classe binoclards, leur look ringard et leurs ennuyeuses conversations doctes et prétentieuses sur la théorie qu'ils se targuent de maîtriser. Dans mon esprit d'adolescent entier et intolérant, je vais projeter durablement cette image négative vers l'ensemble des joueurs d'échecs et cela va rester un obstacle pour envisager un jour de rejoindre un véritable club. Il me faudra longtemps pour réviser cette erreur de jugement après avoir rencontré de vrais joueurs à la fois passionnés, ouverts et intéressants qui ne méritent pas d'être assimilés à cet injuste raccourci.

A dix-neuf ans, j'intègre l'École Normale de Caudéran et je me fais trois nouveaux amis. D'abord Philippe, un excellent pianiste et claviériste avec qui je vais développer mes compétences musicales. Puis Georges et Denis qui partagent avec moi un vif intérêt pour les échecs. Nous prenons plaisir à faire des parties amicales chez les uns et les autres mais souvent également pendant les cours, plus ou moins discrètement. J'apprendrai plus tard que l'un de nos professeurs de psychopédagogie, le très lunaire et très apprécié Michel Sanner que nous estimions tous pour sa gentillesse et son côté barré surréaliste, était un très fort joueur d'échecs, membre de l'échiquier d'Aquitaine, le club phare et historique de Bordeaux. Malheureusement nous l'ignorions et rien ne laissait supposer qu'il faisait partie de l'élite échiquéenne française, sinon nous nous serions fait un devoir de le solliciter pour lui proposer quelques parties qui nous auraient certainement beaucoup appris. Denis étant aussi passionné d'informatique, nous organisons un soir un match entre son ordinateur et mon échiquier électronique. En cette année 1981, nous sommes à la préhistoire de ces machines encore bien perfectibles, dont le temps de réflexion varie de trois secondes par coup jusqu'à démesurément trop longtemps en fonction du niveau choisi. Nous optons donc pour la cadence la plus rapide mais aussi la plus faible. Nous sommes néanmoins très rapidement complètement largués et n'arrivons plus à anticiper les mouvements effectués par les deux appareils. Au final, à ma grande surprise et petite satisfaction, c'est l'échiquier qui piège l'ordinateur. Vexé, Denis ne renouvellera pas l'expérience. Le dernier constat amusant dans ces affrontements triangulaires est que Georges, qui possède quelques notions théoriques des ouvertures, à plutôt tendance à me battre mais la logique et la pensée déconcertantes de Denis le mettent en difficulté tandis que je m'accommode

plutôt bien de son côté extravagant qui me laisse de l'espace pour élaborer des combinaisons plus créatives. Difficile alors de déterminer quel est le meilleur de nous trois.

Après mon mariage avec Chantal, normalienne de ma promotion, je joue souvent avec mon beau-frère José, mari de la sœur aînée de mon épouse et nos parties sont intéressantes car nous avons à peu près le même niveau. Il me fait un jour découvrir, pendant nos vacances, l'échiquier géant de Port-Leucate auquel je vais consacrer un chapitre spécifique dans ce livre car il m'a permis de rencontrer des adversaires très différents dont certains très forts joueurs de club.

Un autre sera dévolu aux petits tournois amicaux et très privés que nous allons proposer ma femme et moi dans notre domicile à nos amis joueurs d'échecs dans les années 1984 à 1987.

A ce stade de mon évolution échiquéenne, à trente ans, il ne me reste plus qu'à intégrer un club si je souhaite poursuivre efficacement ma progression. Mais pour cela il est nécessaire de vaincre mon appréhension et surtout effacer mes idées reçues et mes aprioris. Cela ne va pas tarder à se produire dans un contexte surprenant.